

Il est né André Pierre Darricau, à Vittel,
le 27 avril 1925.



Son père, Pierre, médecin basque, a fauté
avec un jeune demoiselle. Dans le milieu
"puritain" de la haute bourgeoisie locale,
cela ne se fait pas. Et quand cela ce fait,
cela ne se montre pas. La dame est donc
priée d'accoucher discrètement dans la

ville d'eau, tandis que Madame Darricau, Louise, simulera la grossesse et acceptera l'enfant comme le sien. Malgré ses efforts, Darry Cowl ne rencontrera jamais sa véritable génitrice qui saura se montrer jusqu'au bout aussi discrète que désintéressée.

Vers sa cinquième année, le petit garçon est placé chez les frères au collège italien de Bordighera (Italie), proche de la frontière, tandis que son père exerce à Menton. C'est à Vittel, vers 1933, que ce dernier décède. L'enfant en est et en

restera profondément affecté :

"La seule chose à laquelle je n'ai jamais joué, c'est à aimer mon père. Je l'aimais comme un fou ...".



Excellent élève, il n'en triple pas moins, au terme de ses études secondaires au lycée Voltaire de Paris, sa classe de seconde. Il se tourne alors vers la musique et demande à sa mère de l'inscrire au

Conservatoire de la capitale, où "les classes étaient mixtes ..." ! Recalé aux examens qui lui auraient ouvert un avenir de concertiste, il obtient toutefois des prix d'harmonie et de composition.

Ses plus hautes ambitions envolées, le jeune André devient pianiste-accompagnateur. Il travaille avec des artistes débutants comme Bourvil, Robert Lamoureux, ... et assiste même aux débuts de Georges Brassens. Le public commence à apprécier ses dons de fantaisiste, métier vers lequel sa carrière prend un

tournant irréversible. A cette époque, avec son compère Christian Duvalaix, il commence à écrire les sketches comiques qui le rendront célèbre. Affligé d'un bégaiement à la suite d'une frayeur infantine, le désormais Darry Cowl va cultiver ce défaut, au point de le forcer après sa guérison !

Mais Darry Cowl mène déjà une vie parallèle de joueur invétéré. Le

Multicolore et le Chemin de fer n'ont plus de secrets pour lui, si ce n'est celui de la martingale miraculeuse. Définitivement

malchanceux, il va laisser sur les tables une fortune incommensurable. Afin de satisfaire ce besoin démoniaque, le musicien accepte à peu près tous les travaux qui se présentent.



Devant l'ampleur de ses dettes, et par amour pour sa première épouse, Nelly, il s'éloigne temporairement de ces "lieux de perdition" pour retrouver les valeurs du travail.

En 1955, le comique débute au cinéma, face aux caméras dirigées par André Berthomieu, dans «Quatre jours à Paris», dont la vedette est le chanteur Luis Mariano. De ces premières années, l'on peut retenir sa participation à «Bonjour sourire"» (1955), première réalisation de Claude Sautet. Remarqué par Sacha Guitry, il est successivement des distributions de «Assassins et voleurs» (1956) et «Les trois font la paire» (1957). A deux reprises, il donne la réplique à Brigitte Bardot, dans «En effeuillant la

marguerite» (1956), puis «Les lavandières du Portugal». Cinquante ans plus tard, il déclare n'avoir pas été sensible à la beauté de la jeune fille !

Enfin, en 1957, Jack Pinoteau lui donne la vedette dans un film inénarrable, succession de sketches comiques où sa présence, en forme de fil rouge, crève l'écran : «Le triporteur». Créateur, à cette occasion, de la fameuse expression "petit canailou", Darry Cowl accède enfin à la célébrité et à la richesse. Mais également à l'amour retrouvé, puisqu'il

entame avec sa partenaire féminine,
Béatrice Altariba, une liaison à l'origine de
son divorce, fort coûteux au demeurant ...



En 1960, suite est donnée aux aventures
d'Antoine Peyralout. Mais «Robinson et le
trijporteur» souffre d'une erreur de
scénario incompréhensible, qui fait du
héros un naufragé volontaire sur une île
déserte. Alors que le comique de Darry

Cowl est basé sur le langage et l'élocution, voici qu'on lui retire toute possibilité de dialogue, si ce n'est avec lui-même ! Va comprendre ...

Plus grave : le démon du jeu est de retour, qui contribuera à la séparation des deux amants. Et c'est à nouveau une succession de rôles acceptés sans discernement, pour payer des dettes ou flamber à Monte Carlo. A cette époque, l'acteur privilégie les tournages aux studios niçois de la Victorine pour être plus proche de son lieu de ... villégiature ! Oubliées les

participations à «Archimède le clochard» (1958) ou la fraîcheur du «Petit prof'» de Carlo Rim (1958) : voici venus «Les pique-assiettes» et «Un Martien à Paris» (1960) Aux «Pique-assiettes», il faut reconnaître deux mérites : la véritable constitution du duo comique Darry Cowl - Francis Blanche et la rencontre avec Rolande Ségur.



Les deux comiques ont déjà tournés ensemble à plusieurs reprises. Mais de ce film date la première véritable constitution d'un duo qui deviendra aussi célèbre que celui que constituent depuis quelques années Jean Poiret et Michel Serrault. «Les livreurs» (1961), «Les gros bras» (1964), «Les gorilles» (1964), «Les baratineurs» (1965) ... Aucun chef-d'œuvre dans la liste, mais la présence des duettistes provoque inévitablement l'hilarité générale.

Quant à Rolande, rencontrée sur ce même

tournage où figure encore Béatrice, elle
deviendra la seconde -et toujours titrée-
Madame Darricau, après avoir fait
promettre à son flambeur de compagnon
de ne plus fréquenter les salles de jeu.
Fort de sa promesse, l'acteur ira jusqu'à
se faire interdire des casinos afin de
mesurer la profondeur de sa
détermination. Quarante-cinq années plus
tard, il se réjouit de cette décision.
Le couple vécut heureux jusqu'aux
dernières heures de l'acteur, qui participa
à l'éducation de la petite Olivia, issue d'un

mariage précédent de Rolande.



Darryl Zanuck termine les sixties en passant certainement à côté d'une grande carrière. Son dilettantisme inquiète les producteurs, qui ne lui feront que rarement confiance pour porter un film. Pourtant en 1964, Jules Borkon lui propose de réaliser un long métrage comique. Cela donnera «Jaloux comme un tigre», dont le

fantaisiste assure, non seulement la mise en scène et la tenue du rôle principal, mais également la composition de la musique et la supervision du montage. Rapidement tourné, pour ne pas dire bâclé, le film est un échec dont l'intéressé se déclare aujourd'hui "honteux!".

Les comédies se succèdent durant la décennie suivante, sans qu'il soit indispensable de les citer (cf.

filmographie). L'acteur met également son talent de compositeur au service du cinéma et figure en tant que tel aux

génériques de quelques films. De cette époque, on doit retenir sa participation - à contre-emploi comme pour le reste du casting ! - au film de Marco Ferreri, «Touche pas à la femme blanche» (1974).



En 1987, Jean-Pierre Mocky, qui l'a déjà employé dans «La bourse et la vie» (1965), se souvient de lui pour «Les saisons du plaisir». Il renouvellera l'expérience

l'année suivante («Une nuit à l'Assemblée Nationale»), puis en 1992 («Ville à vendre»). Claude Lelouch se manifeste également («Les misérables», 1992), tandis que de jeunes auteurs font appel à celui qui, désormais, joue les seconds rôles: Anne Fontaine («Augustin, roi du kung-fu», 1999) ... Serait-ce la reconnaissance ? Tout au moins un retour remarqué, qui lui vaut un César d'Honneur pour l'ensemble de sa carrière (2001), puis le César du Meilleur Second Rôle Masculin 2004 pour sa performance dans «Pas sur

la bouche» d'Alain Resnais (2003). Darry

Cowl chez Resnais : qui l'eut crû ?

Après un premier récit autobiographique,

«Le flambeur» (1986), Darry Cowl a publié,

en septembre 2005, les «Mémoires d'un

canailou».



Amoureux de la femme au sens noble du

terme, même s'il le fut parfois de manière

indélicate (cf. ses propos sur Béatrice

dans «Le flambeur»), Darry Cowl a toujours été un de ceux que le public s'est choisi, malgré une filmographie trop rarement digne de son véritable talent.



"Époux modèle, je me range toujours aux avis stupéfiants de bon sens de ma femme, mille fois plus intelligente que moi.

J'ai oublié de dire que je dois mon bégaiement, ce hachis sonore, ce zozotage explosif, à une gouvernante qui, chez ma grand-mère basque, avait voulu me punir en me suspendant par les pieds à la fenêtre du premier étage parce que j'avais, un peu plus tôt, fait peur à tante Henriette en surgissant dans le salon, masqué et armé d'un pistolet à amorces. Bref, j'ai rencontré Rolande dans une

pièce. La vacherie était qu'elle était déjà mariée. Pis encore, les souvenirs se compliquent, car, aujourd'hui, Rolande prétend que cette année-là, elle ne m'a pas remarqué au point même de m'accuser de la voir partout avant même de l'avoir rencontrée ! Alors là, moi, je dis : quand on aime on ne compte pas les années et on voit sa femme partout avant même de l'avoir vue !

Mais revenons à nos moutons, la femme est supérieure à l'homme dans tous les domaines. Je prends un exemple au

hasard, la beauté. J'en possède la preuve formelle avec ma femme qui est de sexe féminin et qui a toujours été plus belle que moi.



- Attends un peu mon petit bonhomme !
m'interrompt Rolande. Si par malheur, un tramway ivre me renversait et me sectionnait les jambes, ton amour pour moi en serait-il diminué ?

- Pas du tout ! Tu diminuerais de hauteur

mais mon amour pour toi grandirait." Tout cela pour dire que nous avons passé notre première nuit d'amour à San-Remo en Italie. Ma liaison avec Béatrice Altariba touchait à son crépuscule. Et les sourires de Rolande m'enseillaient. Elle craque parce que je lui dit que je possède un véritable torse d'athlète entretenu à la force des haltères. Elle me répond qu'on a tous l'âge de nos haltères. C'est qu'elle est amusante ! Tout est parti de là. Maintenant, s'il me fallait dresser le bilan de mon existence, je dirais que le plus

beau moment de ma vie est d'avoir connu mon père et d'avoir pu apprécier le grand bonhomme qu'il était. Le moment le plus moche a été celui de sa disparition. Le moment le plus incroyable celui où j'ai appris la supercherie de Louise.



Et le moment le plus triste, quand j'ai décidé de ne plus chercher à savoir qui

était ma vraie mère. J'aurai beaucoup aimé embrasser ma vraie mère. C'est comme un rêve. L'autre beau moment de ma vie est d'avoir rencontré la femme idéale, toujours près de moi, quarante-cinq ans plus tard !

Depuis plus de 45 ans, je suis dingue d'elle. Toujours je me suis moqué de savoir d'où elle venait, quel était son passé, et je ne sais quoi encore. C'était elle que je voulais pour la vie.

Mon numéro célèbre était d'entrer sur scène avec juste un tabouret. Je préviens

alors le public que je n'ai rien à faire ici, ni rien d'intéressant à dire, non plus. Par conséquent, nous devons tous nous armer de patience. Je m'installe sur le siège, croise les jambes et déplie un journal que je commence à parcourir. De temps en temps, je lève le nez et j'invite les gens assis dans la salle à faire de même, puis j'allume une cigarette en faisant aussitôt observer aux spectateurs qu'ils n'ont pas le droit de fumer. Je consulte ma montre. Toutes les deux minutes, j'avertis le public du temps qui nous reste. Je les

autorise à parler entre eux. J'invite ceux
qui le désire à me rejoindre, parce que
j'aime bien les histoires drôles, celles qui
sont courtes. En principe, un zigobar pareil
devrait se faire sortir sous les huées. Et
bien, non !



Mais revenons à ma femme, la cible de la
dernière chance ou la chance de la
dernière cible. Ma vie d'artiste est
décidément truffée de propositions

insolites. Aujourd'hui encore, alors que
tout le monde sait que je suis devenu un
saint, je reçois une proposition
surprenante qui me fait cogiter. J'hésite.
Serai-je devenu coincé avec l'âge ? Me
voyant me perdre en futiles
interrogations, Rolande me dit sobrement



"Darry, mon petit ami, si tu fais ça , je te
méprise et je te quitte."

Ça, jamais ! Je n'y survivrais pas ! J'aime tellement ma femme, que, la nuit, je rêve à elle.

C'est comme un songe de nuit d'été. Sous un voile de mousseline transparente, Rolande sort deux petites pelles. Elle m'en file une et, avec l'autre, elle commence à creuser le sable. Ah bon, on fait des pâtés ? ! A peine l'ai-je vue ériger le donjon d'un château qu'elle s'est évaporée. Ou est-elle passée ? J'entends le vent qui me fait : Hou ! Hou ! Je tourne mon regard vers la mer et je la vois, toute démousselinée, sa

beauté dans le plus simple appareil,
sautant dans les vagues bleues. Elle me
lance des grands signes. Je crois
l'atteindre, elle disparaît derechef. A
nouveau, j'entends Hou ! Hou venant cette
fois de la plage. J'accours vers elle en
souvenant l'écume.

Elle porte les deux pelles dans les cheveux
en guise de peignes espagnols. Elle m'attire
vers une fête foraine éteinte. Elle frappe
dans les mains. Que la lumière et la
musique soient ! Le manège se met en
marche, et la voilà assise, comme une

enfant heureuse, sur un gros pigeon muni
d'une selle et d'une paire d'étriers. Elle
tourne, tourne, tourne. A cause de mes
guibolles, j'ai un mal de chien à
m'imbriquer dans l'autobus juste derrière
le pigeon. Ça y est, j'y suis. Nous tournons,
nous tournons, nous tournons. Soudain,
d'un coup d'aile, son pigeon s'envole et moi
je reste cloué dans mon autobus. C'est
alors qu'au clair de la lune, j'entends ma
muse chanter, accompagnée d'une chorale
d'oiseaux blancs, La vie n'est faite que de
rêves depuis Adam et Eve. Je me réveille

en sursaut : ouf ! Rolande, en chair et en os, dort près de moi.



Je ne veux pas qu'elle me quitte ! Si vous saviez la trouille que je ressens chaque fois qu'elle enfourche sa Vespa. Elle jure de me téléphoner aussitôt parvenue à destination. Mais voila-t-il pas que les esprits soucieux me soufflent, goguenards : "Mon pauvre Darry, te voilà rassuré

parce que ta femme vient de t'appeler de chez son amant !" A ceux-là, je réponds avec une certaine philosophie tibétaine :

"M... !"

Comment oublier la honte de ma vie où je suis rentré à la maison comme si j'avais commis un hold-up. Il a fallu toute la tendresse de Rolande pour me remettre d'aplomb.

Une fois je lui ai fait la gueule, elle m'avait fait un sale coup. Du coup, je ne lui ai pas adressé la parole pendant deux heures et dix-huit minutes.

Pour finir, j'aimerais qu'un jour un journaliste me demande : "M'sieur Darry Cowl, quels sont vos projets après votre mort ?" Alors là, attention ! Si un jour quelqu'un me pose cette vacherie d'excellente question percutante, je répondrai : "Dans l'au-delà immédiat, je compte pratiquer la traversée du pôle Nord en traîneau, tiré par un ours blanc à jeun, ayant devant lui des biches, elles-mêmes encordées à un ULM, piloté par des lapins angoras."

Voilà, c'est fini.



La silhouette, immuable, campe avec
détermination dans l'embrasement de la
porte: «Goûtez-moi ça; c'est un ordre!»
Tandis qu'il tend au visiteur un verre
rempli d'un étrange ratafia d'origine belge
parfumé à la pêche, Darry Cowl, lui,
s'accorde un Berger. Près de deux heures
à le siroter méticuleusement, remâchant
chacune de ses minuscules gorgées dans un
mouvement de lèvres pincées presque
sacramentaire, qui évoque tantôt la
contrition d'un dévot s'infligeant un vin de
messe, tantôt l'hédonisme d'un faune

jouisseur biberonnant l'hydromel.

La veille, Darry Cowl avait connu les joies d'un junket (raoût promotionnel) à la française. «Pour la promo d'Augustin, roi du kung-fu, on a fait venir soixante journalistes de toute la France dans un grand restaurant chinois. Je suis passé de table en table et j'ai répondu quasiment toujours aux mêmes questions. Moi, je serais journaliste, je ne poserais que des questions insolites, des questions en marge. Par exemple, je demanderais aux gens combien ils chaussent.»



Mais avant d'en arriver là, Darry Cowl ne se fait pas prier pour raconter sa vie. Du moins en partie. Une vie peut-être bien revisitée: dans le flot de ses récits, les touches épiques sont si nombreuses qu'on les imaginerait facilement inventées. De surcroît, l'animal n'aime rien tant qu'enchaîner les phrases qui déconnent et

les phrases qui tuent. Exemple: «Je suis né très jeune et je n'ai jamais connu ma mère.» Où faut-il rire? Cette mère, Darry Cowl la décrit comme: «Une Basquaise que mon père a baisée un jour.» L'enfant fortuitement conçu est récupéré et imposé à la famille dont il est le chef. Médecin radiologue plutôt fortuné, il convainc sa femme, mannequin parisien avec laquelle il aura deux fils «légitimes», d'endosser une maternité fictive, de se caler sur le ventre pendant six mois des coussins à la grosseur progressive et,

donc, de prétendre avoir accouché de cet
André Darricau inattendu, après une mise
à l'écart dans la campagne vittelloise.

«Elle s'est prêtée au jeu par amour et par
peur du qu'en-dira-t-on. Après avoir fait
venir ma vraie mère pour qu'elle me mette
discrètement au monde, mon père l'a,
paraît-il, beaucoup gâtée pour la faire
taire. Puis elle a disparu complètement. Je
ne l'ai jamais revue, j'ai cuisiné longtemps
les membres de ma famille, personne n'a
jamais rien moufté. J'avais 16 ans lorsque
j'ai appris toute l'affaire. J'ai beaucoup

essayé, mais jamais je n'ai réussi à la
retrouver.»



Son père meurt lorsque André a 8 ans,
rompant net une passion que le fils
exprime avec une émotion encore fraîche:
«J'avais un tel amour pour lui, une telle
admiration. Bien qu'enfant, j'avais avec lui
de vraies conversations d'adultes.» Sa
jeunesse la plus tendre, il la vit du côté de
Menton, amorçant là une scolarité chez les

religieux: sept années de pension chez des frères italiens, puis un long séjour chez les lazaristes lyonnais, un autre chez les Frères des écoles chrétiennes de Vannes, etc. Ce qui ne l'empêche pas de profaner à sa façon la maison de Dieu, péché capital qui lui vaudra son fameux handicap, ce bégaiement par lequel, aujourd'hui encore, tout un chacun l'identifie. «Je suis devenu bègue à la suite d'une blague idiote que j'avais faite à ma tante Marie. Avec un petit revolver à amorces, je m'étais planqué derrière un pilier de l'église où

elle se rendait toujours. Avec mon masque de Zorro, j'ai surgi à grands coups de pan! pan!



Elle a eu une frousse terrible. Dès que je suis rentré à la maison, la gouvernante m'a puni en me prenant par la culotte et en me suspendant au-dessus du vide. Nous étions au troisième étage, et elle faisait mine de me balancer par la fenêtre: à mon tour,

j'ai été traumatisé. Là ont commencé ces balbutiements maladifs.»

Par la suite, André Darricau fait trois classes de seconde: «Ma scolarité est devenue mauvaise du jour où j'ai commencé à songer aux femmes et à être hanté par elles. Puis un jour j'ai appris qu'au Conservatoire de musique" les classes étaient mixtes! Je m'y suis donc précipité, et là ce fut une débâcle fabuleuse.» La musique, c'est évidemment le premier des dons de celui qui, vers 1945, gagnant sa croûte avec Michel

Legrand en compagnie duquel il compose des arrangements de jazz, transmute son patronyme en Darry Cowl, «tout simplement, parce qu'il valait mieux porter un nom à consonance américaine pour avoir plus de chances d'être sélectionné par les orchestres».



Ses premiers cachets d'artiste, il les
gagne aux Trois Baudets, cabaret
mythique où il voit débiter Brassens, Brel,
Félix Leclerc. Pour vaincre un trac maladif,
il improvise des sketches burlesques qui le
voient, zozotant et bredouillant, étendre
du linge au-dessus de son piano: «Les gens
riaient; j'ai exploité le filon.» Le
personnage est né. Dès lors, la musique, si
chère au premier prix de fugue et
d'harmonie du Conservatoire, va passer au
second plan. Sacha Guitry passe un soir
aux Trois Baudets, le voit, l'engage dans le

film Assassins et voleurs. Ils deviennent «copains». Les films s'enchaînent, un peu tous sur le même modèle, jusqu'à la rencontre avec Jack Pinoteau, metteur en scène de la saga du Triporteur. «Il y a beaucoup de choses dont j'ai honte; mais pas de la série du Triporteur. Ça m'a apporté une popularité qui continue auprès des jeunes.» Parmi ses 149 films, Darry Cowl a honte de ceux qu'il tournait sans en connaître ni le titre, ni l'histoire, ni même le metteur en scène, passant l'après-midi même sur un autre pour y dire deux

phrases et ainsi de suite, dans une
inconscience absolue: «J'ai pris le métier
de comédien au sérieux il y a quatre ans,
au théâtre où je jouais la Panne de
Dürrenmatt.



Moi, dont la seule grande joie artistique
était d'improviser la nuit au piano, je
découvrais le bonheur du métier de
comédien. Et depuis cette pièce, notez-le

bien, JE NE BEGAIE PLUS!» Darry Cowl a aussi été grand joueur devant l'Eternel. Sur les tapis verts, il a perdu une fortune, jusqu'à prendre la décision de se faire interdire de casino. Sa femme, dont la mère était aussi très joueuse, l'a aidé: «Elle m'a parfaitement canalisé vers la guérison. Ça fait trente-sept ans aujourd'hui que je n'ai pas touché une plaque. Je peux entrer dans n'importe quel cercle de jeu, ça ne me fait pas plus d'effet que les rayons d'une quincaillerie en gros ou que l'étal d'un boucher.. Sauf

que je plains les visages que j'y vois. Un vrai joueur est un maso; j'en suis certain: c'est comme si cette misère, j'avais eu besoin de la vivre.»

Dans le film d'Anne Fontaine qui signe son retour, Darry Cowl campe, de façon inattendue et tout en finesse, un vieil ambigu, rôle qui lui fait manifestement plaisir: «Ce personnage m'a fait faire des progrès. Il m'a surtout appris que si, pour un instrumentiste, un concertiste, il y a une limite dans les progrès que l'on peut accomplir, en revanche, dans la comédie,

l'écolier, le débutant que je suis, se rend compte que c'est illimité.» Vrai amateur de ciné et spectateur sincère, il déclare adorer les grands westerns «parce que, lorsque c'est bien fait, ça sent le crottin».

Parfait, parfait, mais revenons à

l'essentiel. Or donc, du combien chausset-il? «Du 40; j'ai, par ailleurs, le pied grec et j'en suis fier».





Darry Cowl en quelques dates

1956 : premier rôle dans «Cette sacrée gamine», de Michel Boisrond.



Jean Cléry a tout pour être heureux, il a pour compagne la belle Lili et exerce sa profession de chanteur dans la boîte de Nuit de Paul Latour. Malheureusement ce dernier est dans la ligne de mire de la police qui le soupçonne d'être mêlé à

certaines affaires louches. Paul décide de quitter la ville et confie la garde de sa fille Brigitte à Jean. Mais Brigitte qui a été élevée dans un pensionnat de luxe n'est pas le prototype de la petite écolière sage, elle est séduisante et déclenche d'énormes catastrophes sur son passage. Lili regarde ce baby sitting d'un très mauvais oeil, Jean saura-t-il résister au charme de Brigitte ...

Anecdotes : 1956 est l'année des débuts cinématographiques du duo issu du cabaret Jean Poiret et Michel Serrault. Après

Cette sacrée gamine , ils partageront
l'affiche d'une trentaine de longs
métrages, dont *La Vie est belle* (1956), *La
Terreur des dames* (id.), *Assassins et
voleurs* (1957), ou encore *La Gueule de
l'autre* (1979).

Baptême cinématographique

Secret de tournage sur *Cette sacrée*

gamine

Cette sacrée gamine est le premier long

métrage de Michel Boisrond. Cet ancien

assistant de René Clair tournera par la

suite trois autres films mettant en scène

Brigitte Bardot : Une Parisienne (1957),
Voulez-vous danser avec moi ? (1959) et
Les Amours celebres (1961).

Travail en couple

Secret de tournage sur Cette sacrée
gamine

Le scénariste Roger Vadim et l'actrice
Brigitte Bardot sont mari et femme dans
la vie. On a pu les voir jouer ensemble dans
Le Testament d'Orphée de Jean Cocteau.

La comédienne jouera au total à six
reprises sous la direction de Vadim, entre
1956 (Et Dieu crea la femme) et 1973

(Don Juan 73).

Une vedette oubliée

Secret de tournage sur Cette sacrée

gamine

Le tandem Brigitte Bardot et Jean

Bretonnière forme le couple vedette de

Cette sacrée gamine. La carrière de

Brigitte Bardot, brillante, est connue de

tous. Celle de son partenaire, en revanche,

reste beaucoup plus confidentielle. Après

le succès critique et public de ce film,

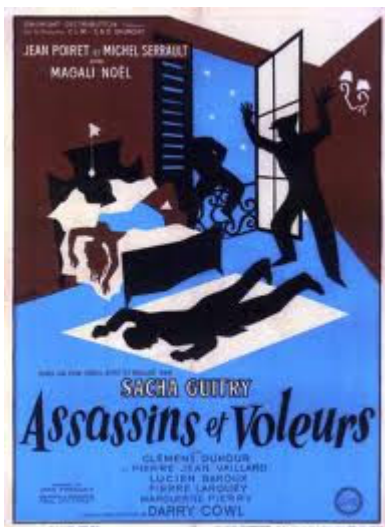
Jean Bretonnière se vit cantonner au

cinéma à des rôles de propriétaires de

boîtes de nuit, il n'est reparu sur les écrans français qu'en 1975 dans *Le Juge* et *l'Assassin* de Bertrand Tavernier, où il jouait un rôle secondaire. Possédant des talents de comédien et de chanteur, il a participé à nombre d'opérettes (*La Veuve joyeuse*, *La Vie parisienne*) et enregistré quelques disques.



1957 : premier contact avec Sacha Guitry
pour «Assassins et Voleurs».



*Philippe d'Artois, confortablement installé
dans son appartement, songe au suicide.*

*Quand ses réflexions sont interrompues
par l'arrivée d'un voleur, Albert*

Lacagneux. Surpris, le voleur tente de

s'enfuir mais Philippe le retient et lui demande contre une forte somme de devenir son assassin. Pour le persuader, il commence le récit de son extraordinaire existence.

Extrait dialogue :

Dans le bureau de Philippe (Jean Poiret). Il est en train d'écrire, soudain un bruit provient de l'extérieur. Il éteint la lampe et, quelques secondes après, un cambrioleur, Albert (Michel Serrault), fait son entrée. Philippe rallume la lampe et Albert, surpris, se retrouve face à lui.

- *Chut ! Ma femme dort dans la chambre voisine et il ne faut pas la réveiller! (Il fait signe à Albert, interloqué) Venez !*

- *Mais, je...*

- *Venez vous asseoir là. Vous arrivez très bien. Vous savez, je ne dirai pas que je vous attendais, mais presque...*

- *Moi ?*

- *Oui. Vous ou un autre qui aurait été de la même espèce que vous. Vous allez me comprendre...(Il lui montre un revolver.)*

- *Mais... oh !*

- *Non, non, n'ayez pas peur, il ne vise que*

moi. J'allais me suicider dans cinq ou dix minutes...

- Ah !

- Extraordinaire coïncidence ! Cette décision de m'en aller, je l'ai prise il y a quelques heures, mais ce n'est pas sans une certaine répugnance que j'allais mettre ce projet à exécution. Votre « miraculeuse » visite va simplifier toutes choses. Vous êtes un assassin, n'est-ce pas ?

- Oui. Enfin, il ne faut rien exagérer. Je suis plutôt voleur ! Seulement, il faut bien

le dire, c'est une profession qui vous met quelquefois dans... l'obligation de...

- De vous défendre ?

- Dame, c'est qu'on peut se retrouver tout à coup...

- ...en face de gens brutaux qui ne sont pas disposés à se laisser voler sans opposer, tout de même, une certaine résistance.

- Vous avez dit le mot, car, si les gens se laissaient bâillonner - ou même s'ils restaient tout simplement tranquilles - on ne leur ferait aucun mal. S'ils nous considéraient comme des polyvalents et

*non comme des voleurs, les choses ne
s'envenimeraient pas. Nous, n'en voulons
qu'à leur argent...*

*- Et ils y tiennent, bien sûr, comme vous y
tenez vous-même !*

- Voilà.

*- Vous êtes-vous souvent trouvé dans la
nécessité de tuer ?*

*- Deux ou trois fois... mais, enfin, je n'ai
vraiment tué qu'une seule fois...*

- Vous le regrettez ?

- De n'avoir tué qu'une fois ?

- Non, d'avoir tué une fois.

- Oh ! Non, non, non ! Ça, pas du tout. Car, il se passe une chose qui est vraiment curieuse - nous en parlons souvent, entre nous, cambrioleurs - la plupart des gens que nous nous sommes trouvés dans la nécessité - comme vous dites - de supprimer - nous nous apercevons après que ce n'étaient pas des gens très bien, ni très honnêtes ni très propres. Et c'était justement le cas du bonhomme que j'ai descendu : un forban, c'est bien simple ! Et personne ne le savait. Donc, sa mort ayant mis fin à ses escroqueries, c'est à

moi qu'on le doit. Mais je vous ai coupé la parole... revenons à votre suicide car, je me demande à quoi vous voulez en venir...

- A ceci : puisque me voilà nez à nez avec un homme dont c'est un peu la profession...

- Oh...

- ...je vais vous demander de bien vouloir me suicider vous même...

- Froidement, comme ça ?

- Ça vous ennuie ?

- Oh ! C'est pas que ça m'ennuie, mais enfin, ça me gêne un peu, parce que ça va manquer de légitime défense ! Le

consentement de la victime est une chose rare, vous savez !

- Ce n'est pas un consentement ! C'est un service que je vous demande ! D'ailleurs, dites-moi la somme que vous voulez... je ne la discuterai pas, si vous êtes raisonnable !

- Ça vaut cher !

- Pas tellement. Voyons, vous ne courrez aucun risque...

- Ah.

- Mais non !

- Tout de même, si.

- Puisqu'il y aura mon testament dans

*lequel je déclare que je vais me suicider...
vous êtes donc couvert ! Dans le cas
improbable où vous serez enquêté, mais
vous ne le serez pas si vous suivez mes
directives ! Vous tirez de tout près,
comme si c'était moi qui tenais le revolver.
Aussitôt le coup parti, vous le posez à
terre, la crosse retournée de mon côté,
tout comme s'il était tombé de ma main
droite. Vous repartez par la fenêtre en
refermant les volets, mais il faut le faire
très vite, avant que ma femme n'arrive.
Vous reprenez votre échelle, et vous allez*

la remettre là où vous l'avez prise !

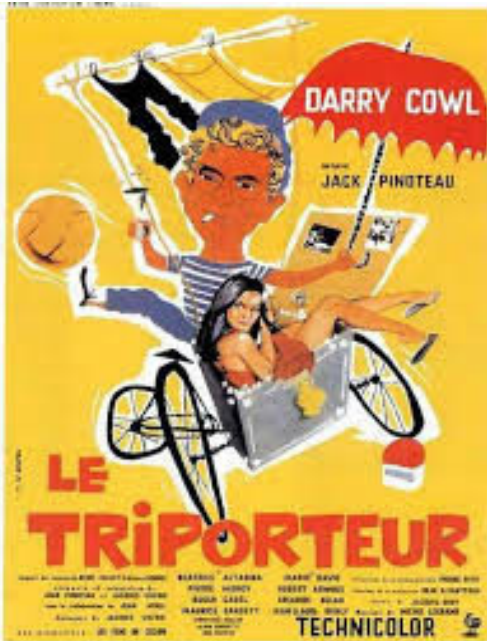
- Ah ! Oui. Oui, c'est ingénieux,

évidemment ! Et, d'autre part, le

testament doit écarter tous les soupçons,

comme vous le disiez !

1958 : «Le Triporteur» de Jack Pinoteau.



Les pérégrinations d'un homme candide
qui, aux pédales de son triporteur, se rend
à Nice pour assister à la finale de la Coupe
de football à laquelle participe l'équipe de
son village.

Anecdotes : C'est ce film qui révéla Darry
Cowl auprès du grand public. Lors du décès
de l'acteur le 14 février 2006, ce film a
d'ailleurs été celui de ses tournages que la
presse a le plus cité.

Jacques Pinoteau réalisa une suite en
1960, intitulée *Robinson et le Triporteur*
dans laquelle Antoine doit faire le tour du

monde sur un radeau propulsé à coups de pédales, afin de gagner la main de Popeline.

Alors que l'on associe "petit canaillou"

comme des mots récurrents dans la

bouche de Darry Cowl (et souvent imité en

train de les citer), ces mots ne sont

pourtant prononcés qu'une seule fois dans

le film et ne reviendront plus dans la

filmographie de l'acteur.



1973 : «Touche pas la femme blanche», de
Marco Ferreri.



*Une parodie de western, de la bataille de
Little Big Horn (1876) avec le célèbre
général Custer et Buffalo Bill tournée
dans le chantier du futur Forum des
Halles, dans le centre de Paris des années
soixante-dix, juste après la destruction*

des pavillons Baltard. Dans cette farce qui mélange les époques, le général Custer veut parquer et exterminer les Indiens devenus résistants aux persécutions.

Marie-Hélène de Boismonfrais, tout de blanc vêtue, est séduite par Custer. Elle symbolise « la femme blanche. » Mitch, l'éclaireur indien de Custer, ne doit pas toucher « la femme blanche » : cela concerne principalement Marie-Hélène de Boismonfrais, mais également toute femme qui n'est pas indienne, qu'elle soit habillée de rouge ou de blanc.

Anecdotes : La distribution de ce film est, en effet, exceptionnelle, regroupant des acteurs, parmi les plus populaires de leur époque :

Marcello Mastroianni y joue l'un de premiers rôles en incarnant le « colonel Custer ». Méconnaissable avec les cheveux longs (ce qui est conforme à la vérité historique), il incarne un Custer aussi ridicule, histrion, que colérique et cruel. Par exemple, lors de sa première scène dans le film, il perd ses nerfs pour avoir perdu son peigne ou bien il punit l'un de

ses soldats en lui faisant lécher des déjections humaines. Il déteste, viscéralement, les indiens.

Philippe Noiret campe un général timoré mais ambitieux et vénal, enchaînant diverses maladies tout au long du film, on le voit souvent alité à l'écran et dans un pyjama d'une pièce d'un effet comique assuré.

Ugo Tognazzi a un rôle de traître : il est Mitch, l'éclaireur indien du colonel Custer. C'est à lui que Custer adresse la réplique « ne touche pas à la femme blanche » qui

donne son titre au film. Subissant les humiliations de Custer et les anathèmes des indiens, on peut le voir jouer une imitation de Custer/Mastroianni saisissante.

Michel Piccoli campe un Buffalo Bill burlesque, extravagant et grotesque. Vantant ses nombreux exploits, notamment contre les troupeaux de bisons, ce personnage doit rendre cette guerre contre les indiens populaire. Il apparaît soudainement à chaque fois que les médias sont présents, éclipsant Custer

et le faisant enrager de se faire voler la vedette.

Catherine Deneuve alias Marie-Hélène de Boismonfrais, une dame patronnesse infirmière, incarne une beauté ingénue et sensuelle, amoureuse de Custer, sans cesse apeurée par les indiens dont elle ne voit que des stéréotypes.

Serge Reggiani fait une prestation spectaculaire en indien, aussi sage que fou. Crâne rasé, vêtu d'un léger pagne tout au long de ses apparitions, il prodigue, sous couvert de tenir des propos incohérents,

des conseils finement avisés : il annonce la traîtrise de l'homme blanc et la disparition des indiens. Il est comme le bouffon du théâtre classique par qui la vérité est dite.

Darry Cowl joue un vétérinaire qui a trouvé une méthode révolutionnaire pour empailler les indiens afin de pouvoir les exposer morts. Il procède à cette tâche devant des enfants indiens.

Le film fait ouvertement allusion à des évènements de l'époque : le président Nixon et le scandale du Watergate : l'on

peut voir son portrait à de nombreuses
reprises dans le film

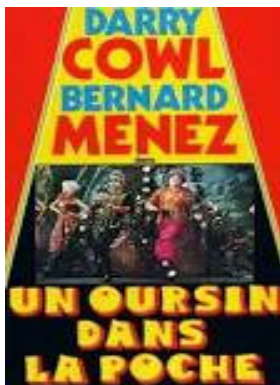
L'affiche du film est l'œuvre de Moebius,
le célèbre dessinateur de bandes
dessinées.

1977 :«Un oursin dans la poche», de Pascal
Thomas.



Un inventeur musical, modeste et farfelu compositeur à ses heures, est confronté au monde du show business dès qu'il décide, avec l'aide d'un "ami de la musique", de faire éditer ses chansonnettes.

Anecdotes : La rencontre de deux conceptions du cinéma comique français: Pascal Thomas et Darry Cowl.



*au kung-fu. C'est ainsi qu'Augustin se met
à fréquenter le Chinatown de l'est
parisien. Il mange chinois, parle chinois,
pense chinois. C'est là qu'il découvrira des
amitiés inattendues et des émotions
inédites, éveillées par les aiguilles d'une
jeune acupunctrice, exilée elle aussi. C'est
là qu'il va vivre sa vie sans renoncer à ses
rêves.*

Anecdotes : Danseuse et comédienne de
1978 à 1988, Anne Fontaine a collaboré à
la mise en scène du "Voyage au bout de la
nuit" de Louis-Ferdinand Céline, avec

Fabrice Luchini.

En 1992, elle réalise son premier long métrage, *Les histoires d'amour finissent mal en général*, qui obtient le Prix Jean Vigo 1993.

Depuis, Anne Fontaine a réalisé *Augustin* (1994), *Nettoyage à sec* (1997). *Augustin roi du Kung-fu* (1999) est son quatrième long métrage.

17 septembre 1999 : première de «*la Surprise*», au théâtre Saint-Georges.



C'est l'étrange rencontre de deux hommes totalement différents; l'un est un grand PDG, odieux et malhonnête; l'autre est un petit retraité, adorable et intègre. Logiquement, ces deux-là n'auraient dû se trouver sur la même route. Pourtant les circonstances vont les obliger à

s'affronter, pendant 24 heures, dans un combat abominablement désopilant.

Evidemment un conflit entre un méchant PDG et un gentil retraité, on sait bien comment ça se termine dans les histoires inventées : les bons gagnent toujours



Ça commence par un gag de petit canaillou, à la première de Pas sur la bouche, le film d'Alain Resnais où Darry Cowl en concierge chantante rejoint la troupe des fidèles du vieux maître, Azéma, Arditi, Wilson... Sur la scène, juste avant que la lumière ne se rallume, Darry Cowl et Sabine Azéma grimpent pour répondre aux questions des spectateurs. Une petite tape de la comédienne sur l'épaule du comique pour faire passer le trac. Trop fort: le voilà qui bascule dans le vide au pied de l'estrade. Eclats de rire, puis cris, pompiers, le corps

frêle n'a pas résisté. Bras cassé, et sale fracture. On retrouve André Darricau, 78 ans, chez lui, genre poussin à peine sorti du nid, qui se prépare à recevoir les honneurs de la Cinémathèque française.



Votre pointure?

Très drôle. Du 40 petite taille. J'ai dit une

fois à Libé qu'il est bon de demander leur
pointure aux acteurs, mais me refaire le
coup à chaque fois...

Pourquoi la pointure ?

Pour changer. On me demande toujours la
même chose : «Vos projets ?» «Votre
premier gag ?» «Pourquoi vous bégayez
?»... Là, je peux parler de mes pieds, des
chaussures que j'aime, des chaussettes
aussi. Ces questions déroutantes me
surprennent : «En voiture, vous préférez

freiner ou accélérer ?» «Vous aimez mieux
la choucroute ou le Camembert ?» «De
quel côté dormez-vous, à droite ou à
gauche ?» Ça permet de mieux connaître
un bonhomme. Et vous, comment ça va ?

... Vos projets ?

D'abord réparer ce bras, une sacrée
saloperie de fracture. Et puis du théâtre.
Mais ce qui me tient le plus à coeur, c'est
écrire un bouquin où je raconterais
l'histoire du monde, des origines à

Saddam. Mais en exagérant beaucoup.

J'aime de plus en plus écrire. J'ai un correcteur qui remet de l'ordre dans tout ça, page de 1 à 167. Car je ne dépasserai pas 167 pages. Paginer c'est un métier.

Votre premier gag ?

Aux Trois Baudets en 1950: j'arrivais, je regardais le public, et j'étendais du linge sur un fil. D'abord sur la scène, ensuite dans la salle. C'était tout, ça durait un quart d'heure. Mes sketches, c'est du pas

drôle. Quand c'est drôle je ne suis pas bon, je ne sais pas raconter des histoires drôles. Mais quand y'a rien, j'adore. Je demande si quelqu'un veut monter sur scène prendre ma place. Tout le monde rigole, voilà. Une fois, à Montréal, on m'a proposé un contrat pour une heure tout seul. Il fallait faire passer le temps ! Alors au milieu, je m'arrêtais, je quittais la scène et j'allais faire pipi. Quand je revenais c'était du délire. Le premier numéro qui m'a marqué, c'était un Anglais, génial : il arrivait sur scène, très sérieux,

il tirait une malle, l'ouvrait, prenait une assiette, la jetait par terre, elle se cassait. Il recommençait : cent assiettes, pas un sourire, pas un mot. Puis il prenait un balai, ramassait les débris, les mettait dans la malle. Il quittait la scène, revenait avec une autre malle, l'ouvrait, prenait une assiette, la jetait, elle se cassait. Et ça recommençait : cent assiettes, puis le balai... Le comique, c'est faire hurler de rire avec du pas drôle.

Pour faire du «pas drôle», vous utilisez votre vie, vos traumatismes, votre petit

corps malingre...

Malingre, malingre... Non pas ! Mince,
fluet. J'ai la capacité d'utiliser mes tares
et mes défauts pour les transformer en
rigolade.

Ce burlesque corporel est très rigoureux.

Il faut se connaître. Puisque mon comique
n'est pas dans les bons mots, les jeux de
langue, c'est une question de rythme : les
mouvements ont un rythme, le bégaiement

a un rythme, le flux de la parole a un
rythme, les hésitations aussi. Mon rythme,
c'est l'hésitation : je suis un comique
hésitant.

Sacha Guitry vous a lancé.

Guitry est venu voir mon numéro aux Trois
Baudets. Je ne le savais pas, il m'a appelé
quelques jours plus tard et j'ai été le voir
chez lui, vert de peur. Trois minutes
après, on était de la même famille. Il m'a
donné un rôle dans *Assassins et voleurs*,

en 1957, puis encore quelques minutes avec Michel Simon dans les Trois font la paire, son dernier film. Quand il est mort, j'ai pleuré.

Combien de films ?

182. J'ai eu ma période de gloire, où l'on construisait un film sur moi, la série des Triporteurs à la fin des années 50. Fallait s'accrocher pour me faire pareille confiance. Mais quand même, la plupart des films, ce sont des apparitions. J'avais

besoin d'argent, je sonnais le matin mon agent qui me trouvait un rôle dans la journée, le lendemain j'étais sur le plateau, je faisais mon numéro et je repartais. Je ne connaissais rien du scénario, ni du personnage, c'était juste un numéro. Je suis le roi du tournage express. Sur le coup, je m'en foutais. C'est après que j'ai eu honte de pas mal des films faits. Mais dans le lot, il y a de vraies rencontres : Carlo Rim, Jack Pinoteau, Robert Dhéry ou Berthomieu que j'adorais. Et Norbert Carbonnaux, qui a

fait le Temps des oeufs durs ; il était fou
mais sacré loulou : les producteurs le
payaient des années durant pour des
projets qu'il remettait toujours et
reprenait sous d'autres noms. Il a pu tenir
assez longtemps à être payé à ne pas
foutre grand chose.

Les comiques qui vous intéressaient?

J'ai aimé Francis Blanche, c'est sûr, mon
frère. De Funès était bizarre, je crois
qu'il ne m'aimait pas. Mon préféré était

Bourvil. On se retrouvait dans la
maladresse, on aimait tous les deux les
trucs pas drôles pour faire rire.

Comment se passaient vos tournages ?

Vous appelez ça des tournages ? En fait,
j'arrivais sur le plateau pour dormir. Le
mieux, c'était sur le Triporteur, aux
studios de la Victorine, à Nice. Je ne
dormais pas la nuit, j'étais au casino ou
autour d'un Monopoly, j'arrivais au matin
dans les décors, je me couchais entre

deux projecteurs, quand on avait besoin de moi on me secouait, je me réveillais, je faisais mon numéro, et je me rendormais. Tous ces films se sont passés comme ça, je n'ai aucune honte à le dire.

Votre passion, c'est le jeu, le casino ?

Pendant longtemps, je n'ai vécu que pour jouer, toute la nuit. Je perdais tout, aucune chance. Jusqu'au jour où je me suis fais interdire de casino. C'était fini.

Quand des «auteurs» vous ont fait
confiance, comment avez-vous réagi ?

Ça m'a touché. C'était sur le tard, je ne
m'y attendais pas. Ils m'ont sorti de la
routine : d'abord Mocky dans la Bourse et
la vie en 1966, et trois autres films ; mais
aussi Ferreri, Pascal Thomas, Anne
Fontaine, Claire Devers, maintenant
Resnais. Je ne sais pas toujours pourquoi
ils m'ont choisi, ni ce qu'ils attendent de
moi, mais j'essaye de comprendre et de
leur donner ce que je peux. Au théâtre, il

y a eu la même chose : je suis passé de
Patate à Dürrenmatt. Pas de problème.

«Pas sur la bouche» de Resnais...

Un grand monsieur. Il a de ces gabardines

! Je n'avais jamais joué en femme, ça m'a

plu : les bouclettes étaient seyantes. Et

j'adore chanter. La musique c'est mes

premières amours. Il m'a mis à l'aise, je

lui ai même fait une ou deux blagues

pendant le tournage.

La Cinémathèque, ça vous fait quoi ?

C'est un peu déplacé, mais s'ils le veulent...

Il y a un monsieur qui s'intéresse

beaucoup à mon cas et a préparé un

montage avec des extraits. C'est quand

même pas tout à fait mon monde.



Quand ils s'éloignent sur les trottoirs de Montmartre, on croit voir Laurel et Hardy. Ce couple insolite, c'est Pierre Franck, le rigoureux directeur du théâtre de l'Atelier, et Darry Cowl, ex-flambeur et éternel fondu, champion de billard et musicien. Pierre Franck a choisi ce septuagénaire inattendu pour jouer La Panne, de Friedrich Dürrenmatt, un auteur suisse allemand obsédé par la justice. Le Soupçon, Le Juge et son bourreau, La Visite de la vieille dame: l'essentiel de son oeuvre se fait l'écho du dialogue entre

bien et mal. Dans *La Panne*, roman paru en France en 1958 et adapté plus tard au cinéma et au théâtre, un VRP, dont la voiture a rendu l'âme, se réfugie chez un juge retraité. Avec des amis, tous anciens magistrats, ce dernier se livre à un étrange jeu de rôle: le procès de son invité surprise. Mais le faux tribunal se prend au sérieux, et l'accusé factice se révèle être coupable...

- L'EXPRESS: Pierre Franck, quand avez-vous rencontré Darry Cowl?

- PIERRE FRANCK: C'était il y a

longtemps, il devait être petit garçon.

- DARRY COWL: En fait, il m'a donné le sein quand j'étais bébé.

- P. F.: C'était dans les années 60, à la Porte-Saint-Martin. Dans une pièce très médiocre, il faisait une performance d'acteur, avec énergie et surtout finesse. Il jouait fin une pièce grosse. Il est très fin, très intelligent.

- D. C.: Soulignez intelligent.

Vous montiez alors du Claudel: ça colle mal avec Darry Cowl.

- P. F.: Il peut jouer de tout. J'ai mis en

scène Valéry, et Darry serait un parfait Méphisto. Pierre Fresnay disait: "Nous, acteurs, ne menons pas une carrière, c'est notre carrière qui nous mène."

- D. C.: Moi, elle m'a surmené.

- Et vous, Darry Cowl...

- D. C.: Ah! je peux enfin en placer une!

-... quand avez-vous rencontré Pierre Franck?

- D. C.: Je n'en ai aucun souvenir... Ça n'était pas dans la rue... Je sais! C'est quand je participais aux tournées Herbert-Karsenty, il avait quelque chose à

voir là-dedans. Et puis, il y a eu une aventure avec Roland Dubillard, mais mieux vaut ne pas en parler. Et voilà La Panne, avec des gens impressionnants. Il y en a même un qui a fait la Comédie-Française. Je suis un puceau dans cette aventure. Quand je répétais, j'avais l'impression de passer une audition; tous me regardaient et je me disais: "T'es nul, ils vont te gifler." Et, en plus, j'avais un problème de trac horrible.

- P. F.: C'est dans ta tête, ton trac.

- D. C.: J'allais aux toilettes toutes les

cinq minutes, et je peux te dire que, aux toilettes, il n'était pas dans ma tête, mon trac. J'ai perdu trois kilos. Et ma vésicule biliaire me donne des vertiges!

- Avant le lever du rideau, vous avez encore le trac?

- D. C.: Je l'ai tellement eu avant que je ne peux que l'avoir moins. Ceux qui l'ont, c'est ceux qui disaient: "T'es fou! T'es un grand malade, tu vas crever en scène."

- Qui a eu l'idée de La Panne?

- D. C.: Pierre m'a appelé au téléphone; j'ai lu la pièce et j'ai accepté. J'ai le

sentiment de monter deux étages dans ma
carrière avec cette pièce. Qu'est-ce que
c'est dur à monter, les étages!

- P. F.: Mais il les monte très bien!

- D. C.: Plus il me dit des choses gentilles,
plus je me dis que je suis mauvais. Quand
j'entends: "Darry, t'es très chouette",
j'ai l'impression que c'est une infirmière
en face d'un malade en train de crever, et
qui lui dit que tout va bien, qu'il n'a rien.

- La pièce est drôle ou tragique?

- D. C.: C'est une farce dramatique. On
commence avec un jeu, et on finit par une

pendaison. Ces anciens magistrats veulent renouer avec leur condition d'antan, et trouvent un accusé. Pris au hasard, celui-ci se révèle être coupable. Preuve est faite que personne n'est innocent.

- Vous jouez l'avocat, qui est censé défendre son client, mais qui est aussi complice de ses amis...

- D. C.: C'est la difficulté. J'étais trop avocat, j'ai dû corriger.

- Vous avez de la sympathie pour l'accusé que vous défendez?

- D. C.: Non. Il ne me dit rien, alors je le

laisse tomber.

- Pourquoi Darry Cowl en avocat?

- P. F.: Pour jouer le président, il faut être
gros...

- Qu'espérez-vous du public?

- D. C.: Un rire grinçant, pas triste.

- P. F.: Qu'il passe une soirée inédite le
changeant de la télé.

- Dans la pièce, les magistrats boivent de
grands crus...

- D. C.: A l'Atelier, ils viennent de la cave
du directeur, qui les goûte avant de nous
les servir.

- C'est un détail important, tant de luxe associé à tant de cruauté?

- P. F.: Dans mon adaptation, j'ai supprimé les plats du grand dîner. Il faut être un théâtre subventionné pour se payer ça. Tout est donc concentré sur la boisson. C'est capital.

- D. C.: Et capiteux.

- Une pièce sur la justice aujourd'hui, c'est prémédité?

- P. F.: Pas du tout avant: je m'en suis aperçu au cours des répétitions.

- D. C.: Depuis, je me fais appeler Darry

Halphen.

- Qu'aurait pensé Charles Dullin de Darry

Cowl?

- P. F.: Je vais vous confier un secret.

Charles Dullin est toujours à l'Atelier et,

quand il est pas content, la porte grince:

c'est Dullin qui s'en va.

- D. C.: Et même, c'est lui qui met en

scène. De la porte.

- P. F.: Et elle n'a pas encore grincé.





Un tournage avec Didier Tronchet jeune réalisateur...

"C'était la première fois que je tournais avec un metteur en scène qui réalise son premier film, et ce fut une très bonne expérience. Didier est quelqu'un de formidable, de très bonne humeur, de talent, charmant ; c'est un artiste très sensible et un peu dingue...ce qui est une grande qualité. J'ai eu beaucoup de plaisir à l'écouter.

J'ignorais que c'était un dessinateur de bande dessinée. Quand je l'ai appris, j'ai

senti qu'il y avait un petit parfum de B.D. dans son film, il est un peu en marge du cinéma classique. Il y a vraiment un ton Tronchet, une odeur Tronchet, avec des petites lacunes d'amateurisme, de manque de métier, de consistance, mais ce sont presque des qualités. Elles apportent une réelle fraîcheur au film.

Je n'ai eu aucune appréhension à travailler avec Didier, d'autant plus qu'il y avait du joli monde : Richard Berry, un grand comédien, le talent de Clotilde Courau et la fraîcheur de Mathieu Demy."

Mathieu Demy...

"Je pourrais être son arrière grand père,
mais à part le physique qui nous
différencie vraiment, j'ai l'impression que
nous avons le même âge.

Il y a eu dès lors une grande complicité
entre nous, d'autant plus que je passe mon
temps à inventer des choses, des
événements qui n'existent pas pour me
mettre de bonne humeur, et cela
correspond un peu à son âge et à sa
mentalité."

Clotilde Coureau...

"Elle joue d'une manière très agréable. Elle a un visage de jeune vierge, très pur, très innocent, elle réinvente le sourire, avec la fraîcheur d'une figue (je n'sais pas à quelle époque mûrissent les figues mais...). Elle est divine."

Votre rôle...

"J'ai bien pénétré dans le rôle, mais finalement je n'ai pas vraiment de mérite

car il s'agit d'un personnage qui invente, qui passe son temps à mentir. Ce que j'ai fait à une époque où je jouais beaucoup aux jeux d'argent. Je mentais alors à mes proches, à mes amis, à ma femme, à ceux qui me prêtaient de l'argent (comment mentir pour ne pas rendre l'argent en temps voulu, etc.). J'étais alors médaille d'or du mensonge, et ce rôle me correspondait vraiment de ce point de vue."

La bande dessinée...

"Je connais très peu la bande dessinée,

quelques Astérix et Lucky Luke mais c'est tout. Il est vrai que le film a un petit parfum de B.D., mais encore une fois c'est un compliment."

Vos projets...

"J'ai deux films de cinéma et un de télévision qui vont sortir très prochainement. Sinon, je prépare actuellement une pièce de théâtre, qui sera très drôle, avec là aussi un ton nouveau. Pour moi le théâtre est un puits, une source pure de montagne ; il m'est

indispensable de sentir les réactions du public. Le théâtre, c'est un peu comme du fumier, me considérant comme un légume."



Les réactions à la mort de Darry Cowl



Pour le président Jacques Chirac, le comédien "restera comme l'une des grandes figures d'un cinéma populaire et de qualité".

Le Premier ministre Dominique de Villepin rend hommage à l'acteur qu'il qualifie "d'attachant".

Pour le ministre de la Culture et de la
Communication Renaud Donnedieu de
Vabres, Darry Cowl est "parti au Panthéon
des comiques français".

Pour le producteur de télévision Stéphane
Collaro, il "était un ami délicieux et
surtout un grand comédien".

Pour le cinéaste Jean-Pierre Mocky, le
comédien est "parti pour la constellation
des grandes étoiles".

FIN